



**HAL**  
open science

# “ Chacun a droit à sa part ”. Une lecture genrée de la production et distribution des olives au sud du Maroc

Lucille Florenza

## ► To cite this version:

Lucille Florenza. “ Chacun a droit à sa part ”. Une lecture genrée de la production et distribution des olives au sud du Maroc. *L'Année du Maghreb*, 2021, Face au VIH/sida, 25, pp.167-186. 10.4000/anneemaghreb.8023 . hal-03309797

**HAL Id: hal-03309797**

**<https://hal.science/hal-03309797v1>**

Submitted on 30 Jul 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - ShareAlike 4.0 International License

---

## **« Chacun a droit à sa part »**

### **Une lecture genrée de la production et distribution des olives au sud du Maroc**

Lucille FLORENZA

**Résumé :** La saison de récolte des olives fait naître une temporalité et un paysage qui façonnent les relations sociales et économiques. Ce moment d'effervescence collective autour d'une activité agricole emblématique de l'espace méditerranéen offre une perspective intéressante pour penser la négociation des rapports sociaux dans cette région. Dans le Sous marocain comme ailleurs, la division genrée du travail agricole et l'inégale distribution des ressources et des fruits de la production sont au cœur de la construction des dynamiques de genre. En suivant le cheminement des olives récoltées dans le village d'Aoulouz, cet article offre un éclairage sur ces constructions sociales. Les fruits sont d'abord cultivés par les propriétaires des arbres, récoltés par des mains familiales ou employées, puis transportés, partagés, pressés et vendus par d'autres, plus ou moins visibles. Cet article est le fruit d'une enquête réalisée pendant l'hiver 2019 au milieu des champs d'oliviers et d'une maisonnée d'oléiculteurs. Une ethnographie des différents protagonistes et des scènes autour de la cueillette met en lumière les rôles sociaux et assignations qui permettent de prétendre inégalement aux fruits de la récolte. Au cœur de ces disparités, les dynamiques de genre jouent un rôle important dans la répartition des tâches et des bénéfices, depuis les champs jusqu'aux espaces domestiques. En mettant l'accent sur une filière peu étudiée et en poussant les portes des foyers, cet article propose une analyse de la construction des inégalités fondées sur le genre et présente des éléments permettant de saisir les transformations en cours dans le monde rural au Maroc.

**Mots-clés :** Maroc rural ; oléiculture ; récolte ; travail agricole saisonnier ; accès aux ressources et aux terres ; femmes ; genre.

#### **“Everyone has the Right to their Share”. A Gendered Reading of Olive Production and Distribution in Southern Morocco**

**Abstract:** The olive harvest season creates a temporality and a landscape that shape social and economic relations. This moment of collective effervescence around an agricultural activity emblematic of the Mediterranean area offers an interesting perspective for thinking about the negotiation of social relations in this region. In the Sous region of Morocco, as elsewhere, the gendered division of agricultural work and the unequal distribution of resources and the bounty of production are at the heart of the construction of

gender dynamics. Following the path of the olives harvested in the village of Aoulouz, this article sheds light on these social constructions. The fruits are first cultivated by the tree's owners, harvested by familiar or employed hands, then transported, shared, pressed and sold by others, who are more or less visible in the process. This article is the result of an investigation which took place in various olive groves and in the house of an olive-cultivating family during the winter of 2019. Specifically, an ethnography of the different protagonists and scenes of the harvest provides insights into the social roles and assignments which set the stage for an unequal distribution of the harvest's fruits. At the core of these disparities, gender dynamics play an important role in the distribution of tasks and benefits of the harvest, from the fields to domestic spaces. By taking particular interest in a little explored sector and by stepping inside olive producers' homes, this article provides keys for understanding the gender based unequal social constructions, and the transformations at work in the rural areas of the Morocco.

**Keywords:** Rural Morocco; olive growing; harvest; seasonal agricultural work; access to resources and land; women; gender.

## « Chacun a droit à sa part » Une lecture genrée de la production et distribution des olives au sud du Maroc

Lucille FLORENZA\*

**E**n Provence, un proverbe dit : « Pour ramasser les olives il faut un fou sur l'arbre et une fille sage dessous »<sup>1</sup>. Afin de comprendre cette distribution genrée, l'enquête ethnographique sur laquelle repose cet article est pensée, menée et analysée en accordant une place importante à la question du genre comme « catégorie d'analyse utile » (Scott, 1988). Ce moment d'effervescence collective autour d'une activité agricole emblématique de l'espace méditerranéen qu'est la récolte d'olives offre une perspective intéressante pour penser la négociation des rapports sociaux dans cette région. Sur ce terrain au Maroc rural comme ailleurs, la division genrée du travail agricole et l'inégale distribution des ressources et des fruits de la production sont au cœur de la construction des dynamiques de genre. Car sous les arbres, dans les moulins ou à l'intérieur des maisons, « le genre fait le sexe, et non l'inverse [en] surdéterminant la différenciation biologique » (Mathieu, 2004, p. 63). Dans des systèmes économiques où la contribution d'un individu détermine son droit à une part des ressources, « la sous-évaluation systématique de celle des femmes [...] renforce leur privation » (Agarwal, 1994, p. 91). À travers l'expérience d'une saison de récolte d'olives, cet article offre une analyse de la construction de ces inégalités de genre et présente des éléments permettant de saisir les transformations en cours dans le monde rural au Maroc.

Près de Taroudant dans la région du Souss marocain, le village d'Aoulouz vit au rythme des bruissements du gaulage<sup>2</sup> des arbres et du grincement des presses à huile pendant toute la saison de récolte des olives. De fin novembre à mi-janvier, l'activité agricole, économique et sociale du village tourne autour de ce fruit qu'il faut récolter, transporter vers les moulins puis presser avant d'en vendre l'huile. Les hommes et les femmes du village participent de près ou de loin à ces activités et des ouvrier·es agricoles de la région viennent y trouver du travail. La plaine d'Aoulouz, qui abrite un des plus grands barrages de la région, s'étend entre l'Anti-Atlas au sud, l'Atlas au nord et les plateaux montagneux du Siroua à l'est. Au carrefour entre les axes routiers qui relient Agadir à Ouarzazate ou vers Marrakech via l'Atlas, la zone d'Aoulouz a pourtant

\* Centre Norbert Elias (CNRS/EHESS/AMU), Marseille.

1. « Per acampa li ouliva, li cau un fouol soubre et una sageta souta » (Raybaut, 1982, p. 509).

2. Technique consistant à faire chuter les fruits en frappant les branches avec un long bâton appelé « gaulle ».

longtemps été marginalisée. Peu irriguée par les actions agricoles du Plan Maroc Vert (PMV)<sup>3</sup> ou par l'Initiative nationale de développement humain (l'INDH)<sup>4</sup>, cette zone fait désormais partie des cibles du nouveau plan Génération Green<sup>5</sup>. Dans cette plaine, la récolte des olives représente un court moment dans le calendrier agricole compris entre la saison du safran sur les plateaux et celle des oranges dans les champs voisins. Le travail étant non mécanisé, c'est une activité qui demande beaucoup de main d'œuvre et occupe une grande partie des ouvrier·es journalier·es agricoles à cette période de l'année.

En logeant chez une famille d'oléiculteurs et en participant à la récolte des olives j'ai pu accéder à différents lieux où s'organise la vie sociale et économique durant cette saison. Pour cette ethnographie j'ai travaillé avec une interprète, Fatima Boucheikha<sup>6</sup>, qui m'accompagnait dans les oliveraies pour le travail d'observation participante et lors des discussions avec les villageois·es. Elle m'a permis de faire le lien entre le français, la darija et le tachelhit<sup>7</sup>. Cette enquête constitue le premier terrain de mon travail de thèse en anthropologie débutée fin 2019. Loin des cultures intensives du nord et des grands projets de développement, j'ai choisi de me rendre dans une partie du pays où l'oléiculture reste manuelle, ceci afin d'entamer cette recherche « à rebours » en partant du maillon zéro de la filière : le quotidien des ouvrier·es journalier·es d'une récolte manuelle et vivrière. J'ai effectué des observations à la fois depuis la position d'une ouvrière en ramassant les olives avec des employé·es, et en tant qu'usufruitière d'un champ que nous avons loué avec mon ami Jamal. Comme dans le reste de la Méditerranée, de nombreux Marocains ont recours à cet investissement saisonnier pour récolter en famille ou entre amis les olives qu'ils revendent ou conservent pour leur propre consommation. Grâce à mon statut d'étrangère et de chercheuse universitaire, j'ai pu pénétrer certains lieux d'hommes (cafés, *meaşra*<sup>8</sup>) et faire l'expérience d'activités réputées masculines (négociation d'un champ ou d'une presse). Cependant, comme d'autres chercheuses l'ont observé sur leurs terrains respectifs (Blondet, 2008, p. 59 ; Jeanjean, 2015, p. 182), le fait d'être une femme a rendu difficile l'accès à certaines informations, notamment concernant les ouvriers ou les hommes de la maison.

L'olivaison<sup>9</sup> compose une temporalité et un paysage à la fois singuliers et cycliques. Ces derniers façonnent à l'échelle du village et de la région les relations économiques et sociales, les assignations de statuts et de rôles sociaux

3. Programme du ministère de l'Agriculture du Maroc lancé en 2008 pour le développement d'« une agriculture moderne et solidaire ».

4. Lancée par le roi en 2005 et pilotée par le ministère de l'Intérieur pour lutter contre la pauvreté, la précarité et l'exclusion sociale.

5. Ce plan agricole prévoit un grand projet d'irrigation dans le Souss à partir du barrage d'Aoulouz.

6. Originnaire du Souss, diplômée en sociologie à l'université d'Agadir, enseignante de philosophie au lycée d'Aoulouz, aujourd'hui étudiante en master Genre et changement social à l'Université de Paris.

7. La darija est l'arabe dialectal marocain, mais c'est le tachelhit – langue amazighe (berbère) du sud du pays – qui est surtout utilisée dans la zone où s'est déroulé ce terrain. Les mots en italiques et entre parenthèses sont les transcriptions en tachelhit ou arabe des termes prononcés. Les citations en tachelhit ont été traduites par Fatima Boucheikha et transcrites avec l'aide de Ramdane Touati.

8. Moulin à huile. De la racine arabe *ʿaşara* (broyer, presser). *Meaşir* au pluriel.

9. Saison où l'on récolte les olives.

et les distributions des ressources qu'elles sous-tendent. Si certain·es comme Jmya, oléicultrice, aspirent à une répartition purement méritoire des fruits de la récolte, d'autres comme sa belle-sœur pensent que tout le monde doit pouvoir profiter de cette cueillette. Elle lui dit un jour, en tachelhit : « Il y a des gens qui travaillent, d'autres pas, ou qui mendient, et alors ? Il ne faut pas médire, chacun a droit à sa part des olives ! »<sup>10</sup> Mais quelle part, qui peut y prétendre, pourquoi, et à quel prix ? Depuis les propriétaires jusqu'aux transporteurs, l'analyse des scènes de récolte d'olives et des activités attenantes apporte des éléments de réponse. Dans cet article<sup>11</sup>, je propose de suivre l'itinéraire des olives d'Aoulouz, qui sont d'abord cultivées par les propriétaires des arbres, récoltées par des mains familiales ou employées, puis transportées, partagées, pressées et vendues par d'autres.

### **Trouver sa place, trouver sa part : propriétaires et ouvrier.es agricoles pendant la récolte**

C'est début décembre, les températures baissent et la neige recouvre parfois les sommets de l'Atlas qui dominent la plaine d'Aoulouz. Dans les champs, des femmes ramassent déjà les olives tombées trop tôt. Les propriétaires surveillent leurs arbres (et ceux des voisin·es) et la météo tout en organisant leurs équipes. Les ouvrier·es attendent le top-départ. Dès le démarrage de la récolte, les propriétaires et leurs femmes, les travailleurs saisonniers, les ouvrières du village ou les jeunes : chacun·e trouvera sa place. Cette première partie montre de quelles manières cette distribution s'effectue pour celles et ceux qui sont les premier·es à entrer dans la danse de la récolte. Si chacun·e fait face à des difficultés particulières, les barrières à l'accès aux terres et le principe de complémentarité genrée des tâches tendent à minimiser la valeur de la contribution des femmes et donc la part à laquelle elles peuvent prétendre.

Âgé d'une quarantaine d'années, Brahim est propriétaire de plusieurs champs d'oliviers dans la partie sud d'Aoulouz tout près de la famille chez qui je loge. C'est à ses côtés que je fais l'expérience de cette récolte en ramassant les olives avec son équipe, puis en tant qu'usufruitière d'une de ses parcelles. Cela ne fait que quelques années que Brahim vit de l'huile d'olive. Auparavant, il devait travailler en parallèle dans un abattoir pour compléter ses revenus. Maintenant qu'il a assez d'arbres adultes, l'oléiculture suffit aux besoins de sa famille. Il attend beaucoup de la récolte de cette année, car une fois la saison achevée, il mariera sa fille. Pendant la cueillette, le propriétaire – *buzayt*<sup>12</sup> – fait des allers-retours entre le champ, la maison et le moulin. Il entretient la terre, les canaux d'irrigation et les arbres, doit s'assurer que les ouvrier·es aient tout le matériel nécessaire, et participe parfois au gaulage avec les hommes.

La rémunération que Brahim donne aux ouvrier·es cette année est plus faible que le salaire agricole minimum<sup>13</sup>, mais il a néanmoins proposé à plu-

10. Dans le champ de Jmya, le 5 décembre 2019.

11. La rédaction de cet article a été possible grâce à l'accompagnement éclairé et bienveillant de Didier Guignard et Béatrice Mesini.

12. Littéralement « celui à qui appartient l'huile ».

13. Cette année à Aoulouz les propriétaires payent 120 dirhams marocain (DH) la journée pour les hommes et 35DH pour les femmes (respectivement 11,2 et 3,3 euros). Le salaire minimum agricole (SMAG) est alors de 75DH par jour.

sieurs reprises aux femmes de leur donner une avance dans le cas où elles ne pourraient pas attendre la fin de la récolte pour être payées. Car si la précarité des employé-es limite toute négociation sur les salaires ou sur les conditions de travail, cela ne suffit pas à rassurer les propriétaires. Celles et ceux qui ont recours à une main-d'œuvre extérieure à la famille doivent s'assurer du sérieux et de la fidélité de leurs ouvrier-es. Pour Abdu, un petit oléiculteur d'Aoulouz.

C'est difficile de trouver des gens sérieux, un jour ils viennent, un jour non, tu comprends c'est pas possible si tu as réservé ton tour au moulin mais que personne ne vient ramasser tes olives ! Cette année je n'ai trouvé personne, même pas des femmes pour ramasser. On va tout faire avec mon frère et un ami ; ça va prendre beaucoup, beaucoup de temps<sup>14</sup>.

**Gaulage d'un arbre par Brahim dans son champ**

Aoulouz, novembre 2019 (© L. Florenza)



---

14. Abdu, en français, le 10 décembre 2019 dans sa maison à Aoulouz, autour d'un repas.

Il en va de même pour Jmya, l'unique femme propriétaire terrienne rencontrée à Aoulouz. Elle habite une maison près des oliveraies avec ses trois sœurs, sans homme. Aucune d'elles n'est mariée et leur frère vit dans la maison d'en face avec sa femme. Jmya possède plusieurs champs près de chez elle où elle cultive principalement des oliviers, mais aussi du fourrage pour les bêtes, quelques légumes ou légumineuses et cueille de nombreuses plantes sauvages comestibles et médicinales. Elle est fière de son métier :

Moi je suis dans l'agriculture (*tafellaht*), je suis bien. Je ne veux rien d'autre que travailler dans l'agriculture, m'occuper de ma terre (*akal-inu*). Et puis ma mère elle est forte elle vient de Tata. Elle nous a élevés tous pareils, garçons et filles, c'est pour cela que je sais tout faire dans les champs<sup>15</sup>.

Pendant la saison de la récolte, Jmya ramasse tous les jours ses olives dans les champs avec sa sœur Rana et deux ouvriers qu'elle emploie pour le gaulage depuis plusieurs années. Comme pour les propriétaires masculins, elle doit s'assurer de la loyauté de ses ouvriers. Cependant, en tant que femme, elle fait face à un autre type de difficulté liée à l'héritage de ses terres.

Mon frère ne veut pas travailler dans les champs d'oliviers : lui, il a travaillé dans la construction de maisons. [...] Mais il n'y a rien, pas de papiers d'héritage (*iwriqen n wayan*) qui disent que je lui ai laissé la maison de ma mère et qu'il me laisse les champs de mon père. Même si tout le monde est content comme ça, ma belle-sœur n'est pas contente (*ur as-iejib lhal*). Elle veut plus d'argent [claquement de langue], donc elle dit qu'il faut faire un vrai héritage et partager les champs avec mon frère<sup>16</sup>.

Jmya pourrait perdre une grande partie de ses terres si son frère réclamait une part de l'héritage sous la pression de sa femme. Selon la FAO, seulement 1 % des femmes en zone rurale au Maroc sont propriétaires terriennes<sup>17</sup>. Grâce aux luttes des femmes *sulaliyat*<sup>18</sup>, elles figurent désormais légalement sur la liste des ayants droit dans la succession des terres collectives. Pour les terres privées, les règles d'héritage sont un mélange complexe entre droit musulman (*šari'a*), droit coutumier (*urf*) et droit foncier imposé sous la colonisation française (Berriane et Rignall, 2017, p. 118). Ces différentes normes peuvent en effet être contraignantes mais, comme l'a montré Bina Agarwal en Inde, c'est aussi l'ampleur des pratiques d'exclusion des femmes passant notamment par des pressions familiales qui expliquent ce phénomène de mise à l'écart de la propriété et de la gestion des terres (Agarwal, 1988, p. 550). Les propos de Jmya traduisent ces préjugés : « Ce n'est pas juste (*iga ddulem*), c'est moi qui travaille la terre (*ixeddamen n wakal*), c'est moi qui en ai besoin et mon frère il s'en fiche ! »<sup>19</sup>.

15. Jmya, en tachelhit, le 16 décembre 2019 dans son champ à Aoulouz, pendant la récolte.

16. Jmya, en tachelhit, le 5 décembre 2019 dans sa maison à Aoulouz, autour d'un thé.

17. Étude de la FAO sur l'intégration du genre dans les secteurs agricole et rural, présentée à Rabat le 6 mars 2018.

18. De l'arabe *al-sulāla*, : souche, lignée ethnique. Utilisé « pour nommer une personne appartenant à une collectivité ethnique possédant des terres collectives et dont les membres sont liés par une généalogie commune » (Berriane et Rignall, 2017, p. 97).

19. Jmya, en tachelhit, le 5 décembre 2019 dans sa maison à Aoulouz, autour d'un thé.

En ce qui concerne les ouvrier·es, les normes et pressions familiales ont aussi une influence importante sur la manière dont ils et elles trouvent leur place mais, pour les femmes, le principe de division genrée du travail détermine fortement les tâches et bénéfiques auxquels elles peuvent prétendre. À l'instar d'autres espaces méditerranéens, la gestion des petites propriétés d'oliveraies est une affaire familiale, et la récolte est souvent un moment de retrouvailles auquel les membres de la famille élargie participent (Raybaut, 1982, p. 508). Mais pour des propriétaires comme Brahim, Abdu ou Jmya, qui ne disposent pas d'aide familiale, il faut faire appel à des ouvrier·es saisonnier·es. Matin et soir, on voit ces hommes et ces femmes sur les chemins et routes qui mènent aux champs d'oliviers, en petits groupes, à pied ou à l'arrière d'un pick-up. L'équipe de Brahim est composée de neuf personnes, quatre hommes et cinq femmes. Ces dernières répètent souvent qu'en hiver, elles préféreraient attendre la saison des oranges qui paye mieux (80 dirhams la journée) et où l'on ne passe pas la journée accroupie. Mais c'est une activité pendant laquelle elles sont proches des hommes, surtout dans les transports en pick-up et dans les rangs d'arbres. Pour ces raisons, leurs pères, frères ou maris ne les autorisent pas toujours à s'engager dans ce travail. Fatima me raconte :

Un jour maman a dit à mon père : «Je pense travailler dans les champs d'oranges». Il a fait une grimace et lui a dit : «Non mais, vraiment, as-tu besoin de quelque chose ? Il y a de la viande dans le frigo !» Donc c'est vraiment mal vu<sup>20</sup>.

À la différence des oranges, le travail de récolte des olives est organisé en activités simultanées et complémentaires entre hommes et femmes. Cela implique une répartition spatiale stricte, ainsi qu'une séparation des tâches et des outils qui sont distribués selon le genre. Le bâton de gaulage, ou gaulé (*amzwaye*), en est une bonne illustration. Taillé dans un bois souple, il est utilisé depuis l'Antiquité pour ramasser les olives. Les hommes le manient pour frapper les extrémités des branches d'olivier d'un coup sec (ssus) et faire tomber les fruits au sol sur la bâche préalablement déposée. Lorsqu'un arbre est vidé de ses fruits, les hommes saisissent les coins des bâches pour réunir les olives, les branches et les feuilles tombées. « C'est la tâche des hommes. La hauteur des arbres et l'ampleur de la ramure nécessitent force, habileté, équilibre, et risques » (Raybaut, 1982, p. 509). Ce travail est jugé difficile et fatigant, ce qui justifierait l'exclusion des femmes et le meilleur salaire des hommes (presque quatre fois plus élevé ici). Selon Paola Tabet, c'est à l'inverse l'usage différencié des outils, et non des causes biologiques, qui constitue le facteur fondamental de la division sexuelle du travail. Il n'y aurait donc pas d'activités proprement féminines, ces dernières étant en fait des activités « résiduelles ». Elles ne demandent pas l'introduction d'outils complexes qui mèneraient, dans ce cas, à leur masculinisation (Tabet, 1998, p. 21).

L'activité « résiduelle » par excellence est ici le ramassage des olives au sol. La très grande majorité du travail des femmes se fait accroupie autour des arbres que les hommes viennent de gauler. Avec leurs mains souvent gantées, elles ramassent par terre (*gerrunt*) tous les fruits qui sont tombés en dehors

20. Fatima, en français, le 2 décembre 2019 dans son appartement à Aoulouz.

de la bêche en les saisissant avec le pouce et l'index. Réputées pour être moins fortes mais plus rapides et « délicates » que les hommes, elles se déplacent accroupies, remplissent rapidement une poignée dans chaque main puis les jettent avec précision dans le panier (Hellio, 2008, p. 190 ; Moreno-Nieto, 2012, p. 7 ; Bossenbroek, 2016, p. 367). L'étape de tri (*yarbal*) se fait grâce à l'effeuilleuse (*buseyyar*), un des rares outils que les femmes utilisent. Lorsque les hommes ont ramené la bêche au milieu du champ, les femmes s'assoient en cercle autour, ramènent vers elles une partie de ce tas qu'elles débarrassent des branches. L'une d'elles remplit alors un panier d'olives et le vide sur cet instrument constitué d'une grille inclinée sur laquelle roulent les fruits jusqu'à tomber dans un grand bac, débarrassées des feuilles. Une fois le bac plein d'olives triées, il faut se mettre à deux ou trois personnes pour le vider dans un grand sac en toile.

Il semble que lorsqu'il y a peu de femmes dans l'équipe ou que les cadences sont moins soutenues, les hommes peuvent arrêter un moment leur travail de gaulage pour se charger du tri des olives sur la machine, mais jamais au sol. À l'inverse, je n'ai vu aucune femme se charger du gaulage. Keltoum est étonnée quand je lui montre des photos de femmes équipées de longs râtaux électriques, occupées à faire la récolte sans hommes dans le Rif marocain : « Ah non, c'est trop dur (*iceqqa bahra*), nous les femmes on ne peut pas faire ça. Ça n'est pas possible (*ur ittimken*), ça ne se passe pas au Maroc ! Moi, en tout cas, je ne pourrais pas le faire »<sup>21</sup>. Pourtant, de nombreux travaux insistent justement sur la pénibilité physique des tâches agricoles dévolues habituellement aux femmes, et Bina Agarwal montre – tout comme Paola Tabet – que cette distribution est le résultat de l'appropriation masculine de la technologie plus que d'une explication biologique. Je pense que son analyse sur les tabous autour de la charrue « interdisant aux femmes de labourer, qui semblent être répandus dans la plupart des cultures » (Agarwal, 1988, p. 562), pourrait aussi s'appliquer au bâton de gaulage, que l'on ne voit que très rarement entre les mains d'une femme. Cet état de fait existe depuis l'Antiquité sur les deux rives de la Méditerranée et encore aujourd'hui, comme le montrent les récentes revendications des ouvrières espagnoles qui se voient de plus en plus évincées des équipes de récoltes, remplacées par les machines et les hommes qui sont les seuls à y avoir été formés (Anta Félez et Peinado Rodríguez, 2019, p. 309).

Les propriétaires de champs ont donc accès à une importante part des olives dans cette économie de la récolte. Et ce grâce à la possession d'un patrimoine foncier, à la mise à disposition gratuite du travail des membres de leur famille et à leurs capacités financières à employer d'autres personnes. Pourtant, ils et elles n'en sont pas moins dans une situation fragile en étant tributaires des aléas climatiques, de la fidélité de leurs ouvrier·es ou du prix de l'huile d'olive. Les entretiens réalisés avec Jmya permettent de mettre en lumière les mécanismes juridiques, sociaux et culturels qui sont à l'origine d'une forte inégalité fondée sur le genre dans l'accès aux ressources foncières. Cependant, son histoire témoigne aussi de la possibilité pour une femme d'avoir accès aux fruits de sa propre récolte. Concernant les ouvrier·es que j'ai rencontré·es, la part des olives à laquelle ils et elles ont droit est matérialisée par un maigre salaire reçu une fois la totalité du champ ramassé. Avec le renfort d'arguments

---

21. Keltoum, en tachelhit, le 20 décembre 2019 dans sa maison à Aoulouz, autour d'un déjeuner.

essentialisants, les tâches les moins bien rémunérées et considérées comme simples ou résiduelles sont réservées aux femmes.

### Partager, presser, transporter : au-delà de la cueillette

Le mois de janvier approche, les champs sont remplis de monde et, chaque jour, une pluie d'olives tombe des arbres partout autour du village. Les fruits s'accumulent dans des sacs et des ânes tirent des charrettes surchargées d'olives, sur tous les chemins qui mènent aux routes goudronnées, pour aller les déverser en tas dans les cours des *measir*. Une fois les fruits détachés de leur arbre, ce sont d'autres mains qui viennent participer à cette économie. Glaneuses, mouliniers et transporteurs entrent dans la danse de la récolte et viennent y trouver à leur tour leur part.

#### Mohamed vide les sacs d'olives et les prépare à la première étape de presse Aoulouz, décembre 2019 (© L. Florenza)



Chaque jour de récolte ou presque, je vois venir dans le champ un petit groupe d'enfants ou de femmes qui s'approchent timidement avec des sacs en plastique. Le ou la propriétaire saisit alors un panier d'olives rempli par les ouvrières et en verse une certaine quantité dans leurs sacs. Ces personnes répètent ensuite une formule religieuse en remerciant et en bénissant le ou la propriétaire et sa famille. Je suis quotidiennement témoin, dans les champs et dans les maisons, de débats à propos de ces femmes appelées *imeg°ran*<sup>22</sup>. Des rumeurs se propagent à leur égard et elles sont jugées suffisamment légitimes – parce que pauvres, isolées, incapables de travailler, honnêtes, pieuses –, ou bien pas assez pour demander et recevoir des olives. Un jour pendant la récolte, Karima et Farida débattent à ce sujet :

Karima : « C'est normal (*ur g-is walu*), ce n'est pas une chose qui est mauvaise (*kra ixcenn*) parce qu'elle ne fait pas un crime, et elle ne vole pas. Donc elle a le droit (*dar-s lhaq*) ».

Farida : « Non, ce n'est pas un comportement qui est bon, car elle peut travailler, faire des efforts et ne pas demander comme cela des olives déjà ramassées. Surtout qu'après elle va les vendre et ça ce n'est pas normal (*ur iga eadi*) »<sup>23</sup>.

Ce don repose sur l'importance du partage avec les nécessiteux, un des cinq piliers de l'islam. Par la pratique de la *ṣadaqa* (aumône), les propriétaires font un don à autrui. Fatima explique : « Quand on a quelque chose, il faut donner aux pauvres, c'est pour la *baraka*. Parce que ce que tu donnes en olives aux *imeg°ran*, Dieu va te le redoubler »<sup>24</sup>. La présence de ces femmes permet par le don une sorte de redistribution sociale et religieuse de la richesse tirée des olives. Pourtant, pour les petits propriétaires comme Jmya, c'est une charge économiquement lourde en cas de mauvaise récolte, ou socialement contraignante car elle entretient des relations conflictuelles avec certaines de ces femmes. Pour les ouvrier-es, cela peut parfois être perçu comme une injustice. Ces olives, ou même l'huile que ces personnes demandent parfois directement au moulin, semblent être souvent revendues par la suite et non pas utilisées pour leur consommation personnelle. Ces fruits sortent alors du circuit du don pour entrer dans des échanges marchands auxquels les ouvrier-es n'ont pas accès. Une quantité relativement importante de la récolte passe donc aux mains de ces femmes, que ce soit pour finir dans leurs foyers ou être revendue à des marchands ou *meaṣir*.

Les propriétaires et employés des *meaṣir* représentent d'autres auxiliaires clés de la récolte, car c'est entre leurs mains que les olives sont transformées en huile. Il existe plusieurs centaines de *meaṣir* dans la région d'Aoulouz. On peut trouver deux types d'unités : les traditionnelles dans lesquelles la meule en pierre est entraînée par un cheval et la presse actionnée par deux hommes, et les semi-modernes qui utilisent l'électricité. Chaque technique a son coût

22. De la racine berbère *MGR*, récolter. *Img°ri*, et au pluriel *img°ran*, signifie ceux qui récoltent, avec ici un sens plus proche de celui de « glaneurs ».

23. Karima et Farida, en tachelhit, le 17 décembre 2019 dans le champ de Brahim à Aoulouz, pendant la récolte.

24. Fatima, le 3 décembre 2019 dans son appartement à Aoulouz, autour d'un dîner.

et son goût, et les propriétaires font leur choix selon différents critères qui s'inscrivent dans « une culture alimentaire où l'huile d'olive apparaît comme un indicateur très fort d'appartenance » (Aumeeruddy-Thomas et Caubet, 2017). Par exemple, la famille qui me loge possède sa propre *meaşra*, semi-moderne, gérée par Mustafa le chef de famille. Mais Abdu va toujours au petit moulin de son village car il aime le goût puissant que donne une trituration traditionnelle. Brahim amène ses olives chez un proche de la famille, et avec Jamal nous amenons les nôtres chez un ami à lui, Mohamed, qui vient de construire un moulin mécanisé. Les mouliniers que j'ai rencontrés dans Aoulouz estiment le poids total de la récolte et en prélèvent un pourcentage sous forme d'huile d'olive en guise de rémunération pour le service de presse. Ces unités sont un monde d'hommes. Les femmes en sont absentes car c'est un lieu réputé sale : les olives attendent au soleil et dégagent une odeur forte, et les employés sont constamment couverts d'huile. C'est aussi un lieu de gestes physiques et techniques qui leur sont inaccessibles : il faut actionner les moteurs et gérer la pression, porter et décharger les fruits sur la meule, ou utiliser la force physique pour actionner les presses manuelles. Comme dans les champs, la distribution des espaces de travail et des tâches découle aussi de l'appropriation de la technique par les hommes et des stéréotypes de genre qu'elle alimente.

D'autres acteurs, plus ou moins visibles, participent à l'économie de la récolte. Dès que les olives approchent de leur maturité, de nombreuses rumeurs circulent sur « les voleurs » (*imexxaren*) si bien que certains hommes deviennent « gardiens » (*andafen*) des champs. Jmya nous met souvent en garde contre des voleurs qui seraient passés dans notre champ la nuit précédente. C'est comme cela que le premier matin de récolte de la parcelle que nous avons louée, nous rencontrons trois hommes qui se présentent comme étant les gardiens ayant protégé nos olives jusqu'à notre arrivée. Sans grande certitude quant à la réalité de leur travail, nous les payons sur les conseils de Brahim. Les musiciens, eux, profitent de l'intense activité qui règne dans les champs à cette période pour passer de parcelle en parcelle et divertir les cueilleuses contre de l'argent. Ces hommes en vêtements traditionnels, seuls ou en petit groupe de deux ou trois, chantent sur le rythme des guembris<sup>25</sup> et des percussions et tout le monde danse, chante et tape dans les mains sur leur passage. Enfin, les conducteurs de triporteur, de camion ou de bus constituent un réseau d'hommes qui sont sollicités pour transporter les olives ou l'huile. Les propriétaires qui n'ont pas de moyen de transport ont recours à leurs services pour apporter leurs olives aux *meaşsir*. Ils peuvent aussi demander de livrer l'huile aux acheteurs d'autres villages ou même jusqu'à Agadir ou Ouarzazate, contre de l'argent ou alors en échange de services ou d'huile d'olive. Toutes ces personnes occupent pour la majorité ces « petits métiers » de la sphère informelle qui représente près 80 % des emplois au Maroc (Banque mondiale et Haut-Commissariat au plan, 2016, p. 16).

Ces hommes et femmes participent donc directement à la production ou à l'esprit de ce moment collectif qu'est la récolte. Comme pour les ouvrières, les activités « résiduelles » qui ne demandent pas d'outils ou de compétences particulières sont les seules accessibles aux femmes. De plus, il y a une différence dans la nature du profit que ces activités annexes à la cueillette engendrent.

---

25. Instrument de musique à cordes pincées des Gnaouas.

Celles que peuvent pratiquer les femmes offrent une rétribution en nature (des olives brutes), et celles des hommes procurent majoritairement de l'argent. Enfin, et pour boucler la boucle, il faut noter que les étapes de commercialisation sont assurées par les hommes puisqu'elles impliquent de passer beaucoup de temps dans des lieux publics peu ouverts aux femmes comme les places, les gares routières, les marchés ou les cafés.

### Les petites mains de la récolte : femmes au foyer, femmes aux champs

La saison de la récolte avance. Les arbres nus sont de plus en plus nombreux, les *meaşir* tournent à plein régime et les bidons d'huile commencent à envahir les étals des marchés. Tous les acteurs et actrices que je viens de présenter poursuivent leur travail quotidien autour des arbres, des champs et des moulins. Pourtant, celui-ci ne durerait pas longtemps s'il n'y avait pas tout une armée de petites mains pour s'afférer dans l'ombre des foyers. Analyser une activité agricole traditionnelle en se bornant aux espaces publics et aux scènes du travail formel revient selon Bina Agarwal à considérer les foyers des propriétaires et des ouvrier-es comme de simples unités d'analyse monolithiques en « ignor[ant] les dimensions genrées intra-domestiques » (Agarwal, 1988, p. 531). Pourtant, en ouvrant leurs portes, les foyers dévoilent tout un pan d'activités productives qui participent directement et indirectement au déroulement de la récolte et grâce auxquelles les femmes et les filles tentent par divers moyens de réclamer leur part.

Les mains de Kerima débarrassant les olives de leurs feuilles et branchages  
Aoulouz, décembre 2019 (© L. Florenza)



Chez la famille qui me loge, la grand-mère Lala Rqayya gère une grande maisonnée où habitent trois de ses fils avec leurs épouses et enfants. Les hommes étant très souvent à l'extérieur, la maison est surtout occupée par les belles-filles, petites-filles et jeunes petits-fils. La majeure partie de la vie domestique se déroule dans la cuisine et la pièce attenante où se trouve le four à pain. Un petit salon marocain sert de table à manger pour les femmes et les enfants et c'est là que nous retrouvons pour les repas et le thé. Les travaux domestiques sont partagés selon un emploi du temps strict. Chaque jour, une des belles-filles ou petites-filles est responsable d'une tâche particulière comme faire le pain, cuisiner les repas, nettoyer le sol, laver le linge, en plus de l'éducation des enfants et du ménage dans les chambres. Chez leur voisine Jmya, c'est elle qui tient le rôle de « cheffe de foyer » (*Iy tucka*) pour ses sœurs. Elle s'occupe de récolter les olives, travailler la terre et gérer l'irrigation avec sa sœur Rana. Quant à Khadija et Khadra, elles sont chargées des travaux domestiques et des bêtes. On remarque qu'en l'absence d'hommes, il s'opère un certain découpage entre les femmes « de l'intérieur » et de « l'extérieur », Jmya et Rana assurant les travaux traditionnellement dévolus aux hommes et leurs sœurs ceux des femmes.

Dans les foyers, toutes les femmes voient néanmoins leurs tâches domestiques s'alourdir pendant la récolte des olives en raison de l'intensification des rythmes quotidiens des travaux. Par exemple, c'est aux femmes des propriétaires d'oliveraies que revient la tâche de cuisiner les déjeuners. Tous les jours, je les croise sur les chemins avec des plats à tajine sur la tête. Elles se rendent dans les champs pour servir les hommes de leur famille et les ouvrier-es. Toutefois, ceci n'est pas considéré comme un travail participant à l'économie de la récolte mais comme une tâche domestique parmi d'autres. Les acquis juridiques des femmes, surtout depuis la réforme de la *Mudawana*<sup>26</sup> en 2004, et leur participation aux revenus des foyers ne se sont pas accompagnés d'un partage plus équitable des devoirs domestiques. Les tâches accomplies à la maison sont considérées comme du non-travail et les apports financiers des femmes sont vus comme de simples salaires complémentaires<sup>27</sup>. Cette vision des rôles familiaux peut expliquer pourquoi des activités comme la cuisine et la livraison du déjeuner pour les ouvrier-es n'ouvrent pas à la femme du propriétaire un quelconque droit à revendiquer une part autonome dans la récolte des olives.

Au-delà de la question du genre, l'âge des personnes est aussi un critère déterminant dans l'accès aux produits de la récolte. Même si leurs conditions de vie sont meilleures et les travaux moins difficiles que pour les générations précédentes, les opportunités d'avenir restent réduites pour les jeunes des zones rurales. Toutes les jeunes femmes que j'ai rencontrées à Aoulouz m'ont dit ne pas vouloir travailler dans le monde de l'oléiculture. Les jeunes ont peu de possibilités de tirer profit de cette activité, car ils et elles doivent souvent contribuer gratuitement à l'effort de récolte comme aide familiale<sup>28</sup> ou bien

26. Code du statut personnel marocain qui régit le droit de la famille.

27. La contribution aux ressources financières du foyer étant inscrite dans la *Mūdawana* (art. 194) comme un devoir seulement pour l'homme.

28. Au Maroc, près de 2 millions de personnes, souvent des femmes et des jeunes, travaillent sans contrepartie pour un membre de la famille dans l'agriculture ou l'artisanat et ne sont pas

s'engager pour une autre famille en échange d'une faible rémunération. Si le gouvernement vient d'intégrer dans son nouveau plan<sup>29</sup> de nombreuses aides pour l'installation et l'équipement des jeunes entrepreneurs agricoles, qui pourrait représenter un espoir pour celles et ceux qui désirent rester au village, l'anthropologue Lisa Bossenbroeck montre que ces opportunités sont fortement genrées (Bossenbroeck *et al.*, 2015, p. 346). Dans son enquête en effet, seuls les jeunes hommes évoquent l'envie d'exercer une activité agricole, et ce sont eux qui sont visés par les aides de l'État. Parmi les projets des jeunes femmes, celui de devenir une épouse au foyer prime sur tous les autres ; c'est le cas de Keltoum, l'ouvrière de Brahim. Ensuite vient celui de transformer des activités domestiques en activités génératrices de revenus, par exemple : la *randa*<sup>30</sup> pratiquée par Ghizlane.

Ghizlane est l'une des petites-filles de Lala Rqayya. Âgée de 21 ans, elle a récemment abandonné ses études à l'université d'Agadir au cours de la première année pour revenir à la maison familiale. En dehors des tâches domestiques, elle passe la plupart de son temps sur son smartphone à communiquer avec ses sœurs qui habitent en ville ou en Europe. Elle visionne aussi beaucoup de vidéos et sites spécialisés de *randa*, car elle aimerait en faire son métier. Sa belle-sœur Zayna, 24 ans, est la dernière à avoir rejoint la famille. Comme Ghizlane, elle passe environ une demi-heure par jour dans les champs proches de la maison à ramasser les olives. Un jour après les avoir accompagnées, je note en réécoutant mon enregistrement :

Elles prennent un seau en plastique et marchent doucement en se baissant pour ramasser les fruits trop mûrs ou piqués et que le vent a fait chuter. Tout en l'aidant à remplir son seau, je demande à Zayna pourquoi elle ramasse des olives. Elle me regarde d'un air étonné : « Mais je ne ramasse pas les olives moi ! » Elle rougit et entre deux rires gênés me dit : « Non ce n'est pas moi qui fais ça. Moi je ne ramasse pas les olives, c'est... [hésitation], les autres femmes qui font ça ». Je lui demande si c'est pour la cuisine : « Non, ce n'est pas pour la cuisine, il y a des gens qui viennent, qui achètent les olives ». Elle remplit environ la moitié du seau, puis rentre et le dépose dans un placard. Elle reviendra le chercher le lendemain jusqu'à ce qu'il soit rempli et que des marchands passent à la maison et le rachètent (30 dirhams). « Avec l'argent j'achète des vêtements pour Mohammed, je fais des économies et des cadeaux pour moi, comme des bijoux ». Quand je pose la même question à Ghizlane, elle me dit : « j'achète des recharges de téléphone pour internet et puis des matériaux pour la *randa* » (Extraits de carnet de terrain du 27 novembre 2019).

Cet échange avec Zayna montre comment les femmes négocient chaque jour leur identité au croisement de leurs statuts et rôles de femme au foyer, fille, mère et ouvrière. Le trouble qu'elle a montré dans notre discussion révèle peut-être le « brouillage identitaire », défini par Leïla Bouasria comme « l'écart entre le souhaitable et le réel » (Bouasria, 2016, p. 239). Un décalage qu'elle vivrait entre sa volonté de correspondre à l'image de femme au foyer entretenue par son

comptabilisé-es dans la population active (Puchot, 2020).

29. *Génération Green* 2020-2030.

30. Art de la broderie fine à l'aiguille qui sert à orner les caftans.

mari et son besoin de compléter les revenus du couple, tout en se démarquant des ouvrières, lesquelles tentent de combler cet écart de différentes manières grâce à des stratégies « de dissimulation et d'attachement » aux attributs des identités féminines et masculines, auxquels les individus doivent se conformer aux yeux de la société (*ibid.*, p. 239).

Concernant les ouvrières, ces stratégies sont plus difficiles à mettre en place puisqu'à l'inverse des femmes des propriétaires comme Zayna ou Ghizlane, elles sont souvent la source principale de revenus pour leurs familles. Au fur et à mesure que les langues se délient, je réalise que pour elles l'activité de récolte des olives n'est pas un simple « petit travail temporaire » (*tamuqeft*<sup>31</sup>) comme elles le présentent. Additionné à toutes leurs autres activités agricoles de l'année, il est en réalité la base de la subsistance de leurs familles. Dans l'équipe de Brahim, deux d'entre elles sont mariées à un homme très malade, l'une est veuve et isolée, et Keltoum fournit à ses parents l'essentiel de leurs revenus. Elles sont donc obligées par nécessité économique de s'éloigner de l'image idéale de la femme au foyer.

Cependant, comme pour les ouvrières employées par le système du *muqef*<sup>32</sup> étudiées par Lisa Bossenbroeck, elles peuvent atténuer l'écart et se rapprocher de leur identité de femmes au foyer en recréant une sorte d'espace familial au sein de l'espace public du travail agricole. Comme l'exprime Keltoum :

Bien que le travail soit fatigant (*tammara*), nous remercions Dieu pour tout. Les choses se passent paisiblement (*lehna*), surtout quand je travaille avec des gens de ma famille ou mes voisins. Je préfère toujours travailler avec des gens que je connais (*ayt leblad*), car cela évite les problèmes (*Imacakil*)<sup>33</sup>.

En venant travailler en famille ou avec des voisines, elles s'assurent d'une protection et d'un contrôle social interne. Il est matérialisé ici par les rappels à l'ordre constants quant aux règles de la pudeur (porter des vêtements très couvrants, ne pas s'adresser directement aux hommes ni travailler trop près d'eux, être discrète, etc.). Dans l'équipe, Karima est la plus âgée du groupe et pointe sévèrement un foulard qui glisse ou un éclat de rire trop fort. De plus, en choisissant des employeurs et des lieux de travail proches de leurs foyers, elles évitent les dangers et les ragots qui touchent les femmes se déplaçant seules ou dans les pick-ups, car elles marchent ensemble et travaillent pour une personne reliée à leur cercle familial. Cette sorte d'extension de l'espace domestique au champ (Bossenbroeck, 2019, p. 105) leur permet de négocier ce brouillage identitaire. Par leurs actes et discours, elles camouflent la configuration familiale jugée « hors norme » d'un foyer où la femme est à l'origine de tout ou de la majeure partie des ressources, ébranlant ainsi « l'édifice identitaire masculin », source de conflit en privé et de déshonneur en public (Bouasria, 2016, p. 240).

Une autre manière d'accéder aux ressources de la récolte est de participer à ce que Meriem Rodary appelle « le commerce des femmes » (Rodary, 2007,

31. De *muqef*, qui est utilisé en général pour décrire un travail saisonnier.

32. De la racine arabe *waqafa* : arrêter. Littéralement « un endroit pour se tenir ». C'est là où les ouvrier-es journalier-es se rassemblent à l'aube pour se faire embaucher par les employeurs des exploitations agricoles.

33. Keltoum, en tachelhit, au téléphone via Fatima le 10 mai 2020.

p. 772). Cette sphère économique regroupe les activités féminines informelles qui permettent une marge de manœuvre et une certaine maîtrise des bénéfices de leur production. S'il est nécessaire d'ouvrir l'accès des femmes à la sphère économique formelle, Meriem Rodary met en garde contre la destruction de celle qui abrite ce commerce car elle permet de « préserver une invisibilité dont elles tirent une certaine liberté » (*ibid.*, p. 782). La récolte et la revente presque « en cachette » des olives du jardin par Zayna et Ghizlane est un exemple de ce commerce. Dans son étude sur le Rif, Kenza Afsahi relève une pratique comparable : une jeune fille lui avoue prendre régulièrement des amandes en cachette pour les vendre afin d'en tirer de l'argent qu'elle dépense pour se divertir (Afsahi, 2015, p. 87). Conserver de manière discrète une partie de ses revenus, faire du troc ou revendre des productions domestiques sont aussi des illustrations données par Meriem Rodary et Bina Agarwal. Par exemple, un jour que nous sommes chez Jmya, des jeunes d'une association du village passent pour « faire travailler les femmes (*ad ssexdamen*) et vendre leur production pour les aider »<sup>34</sup>. Jmya propose alors de faire du pain pour leur revendre. Cependant, si les épouses des propriétaires ou les *imeg<sup>o</sup>ran* peuvent avoir recours à presque toutes ces stratégies, les ouvrières n'ont qu'une faible marge de manœuvre qui se réduit souvent à cacher une partie de leurs revenus. Leurs maris font alors plus ou moins semblant d'ignorer ce pécule qu'elles disent utiliser pour des dépenses qu'ils réprouveraient (notamment celles liées à la participation à des cérémonies de mariage).

## Conclusion

Cette enquête montre comment, à l'échelle d'un village et pendant ce moment particulier de la récolte, les bénéfices économiques et sociaux de l'oléiculture sont négociés et partagés entre les différentes mains qui transforment les olives en huile. De même que pour le khat étudié par Céline Lesourd, ces fruits répartissent les bénéfices et ainsi permettent « à chacun d'y trouver son compte. [...] une certaine paix sociale s'installe, « parce que l'arbre nous fait vivre. Toutes. Tous » » (Lesourd, 2019, p. 20). Pendant la récolte, propriétaires, femmes au foyer, ouvrier·es, mouliniers ou gardiens s'affairent chacun·es à leur manière – et de façon plus ou moins visible – autour des oliviers et en retirent des bénéfices distincts. Car « même si chaque cueilleur danse, aucune des danses ne se ressemble. Chaque danse est le geste d'histoires » (Tsing, 2017, p. 353). Et ces dernières, imprégnées par l'appropriation masculine des ressources et des techniques, conditionnent l'inégale distribution de la production à laquelle chacun·e peut prétendre. Au cœur de ces disparités, j'ai tenté de comprendre les dynamiques de genre qui se jouent dans la répartition des terres, des tâches et des fruits de la récolte, ainsi que, en creux, les rapports des individus aux différents rôles qu'ils occupent.

D'un côté, cet éclairage montre que le genre est un critère essentiel pour comprendre la distribution inégale du travail et de l'accès à ces ressources dans les campagnes marocaines, tout comme dans d'autres pays dits « développés »

34. Un membre de l'association explique à Fatima leurs activités, chez Jmya, en tachelhit, le 5 décembre 2019.

ou non. C'est au croisement avec d'autres facteurs comme l'âge, le statut social et marital, la profession ou la réputation que se définit la part obtenue par les acteurs et actrices de la récolte pendant l'olivaison. D'autre part, cette analyse montre que si la part des femmes est réduite comparée à celle des hommes, ce n'est pas parce qu'elles ne participent pas à l'économie de la récolte, ou dans une moindre mesure pour des raisons biologiques. La raison essentielle est que leur accès aux ressources est limité par de nombreuses barrières juridiques, économiques, culturelles, politiques et religieuses. Car « les femmes marocaines n'ont jamais été empêchées de travailler, c'est leur accès aux bénéfices engendrés par leur travail que l'ordre social cherche à limiter, et ce quelle que soit la période considérée » (Rodary, 2007, p. 757).

### Bibliographie

- AFSAHI Kenza, 2015, « Pas de culture de cannabis sans les femmes. Le cas du Rif au Maroc », *Déviance et Société*, vol. 39, n° 1, p. 7397.
- AGARWAL Bina, 1988, « Who sows? Who reaps? Women and land rights in India », *The Journal of Peasant Studies*, vol. 15, n° 4, p. 531-581.
- AGARWAL Bina, 1994, « Gender, resistance and land: Interlinked struggles over resources and meanings in South Asia », *Journal of Peasant Studies*, vol. 22, n° 1, p. 81-125.
- ANTA FÉLEZ José-Luis et PEINADO RODRÍGUEZ Matilde, 2019, « Las mujeres en el olivar andaluz. Nuevas y viejas formas en el trabajo agrícola », *Methaodos revista de ciencias sociales*, vol. 7, n° 2, p. 302-313.
- AUMEERUDDY-THOMAS Yildiz et CAUBET Dominique, 2017, « Savoirs paysans autour des huiles d'olive. Rif, nord du Maroc », *Revue d'ethnoécologie*, Supplément 1, URL : <https://journals.openedition.org/ethnoecologie/3198> [consulté en mars 2021].
- BERRIANE Yasmine et RIGNALL Karen, 2017, « La fabrique de la coutume au Maroc : le droit des femmes aux terres collectives », *Cahiers du Genre*, n° 62, n° 1, p. 97-118.
- BLONDET Marieke, 2008, « Le genre de l'anthropologie. Faire du terrain au féminin », in Fassin Didier et Bensa Alban (dir.), *Les politiques de l'enquête. Épreuves ethnographiques*, Paris, La Découverte, 2008, p. 59-81.
- BOSSENBROEK Lisa, 2016, « Les nouvelles modalités du travail agricole dans le Saïss au Maroc : l'émergence des inégalités identitaires entre l'ouvrier et l'ouvrière ? », in Boutaleb Assia et al. (dir.), *Le Maroc au présent : D'une époque à l'autre, une société en mutation*, Maroc, Centre Jacques-Berque, 2016, p. 365-374.
- BOSSENBROEK Lisa, 2019, « Les ouvrières agricoles dans le Saïss au Maroc, actrices de changements sociaux ? », *Alternatives Rurales*, n° 7, p. 97-110.
- BOSSENBROEK Lisa, VAN DER PLOEG Jan Douwe et ZWARTEVEEN Margreet, 2015, « Rêves brisés ? Les jeunes et les changements agraires dans la région du Saïss au Maroc », *Cahiers Agricultures*, vol. 24, n° 6, p. 342-348.

- BOUASRIA Leïla, 2016, « Les ouvrières chefs de foyer : entre «la modernité» du réel et le souhaitable «traditionnel» », in Boutaleb Assia *et al.* (dir.), *Le Maroc au présent, op. cit.*, p. 327334.
- BANQUE MONDIALE et HAUT-COMMISSARIAT AU PLAN, 2016, *Le marché du travail au Maroc : défis et opportunités*, URL : <https://www.banquemondiale.org/fr/country/morocco/publication/labor-market-in-morocco-challenges-and-opportunities> [consulté en mars 2021].
- HELLIO Emmanuelle, 2008, « Importer des femmes pour exporter des fraises (Huelva) », *Études rurales*, n° 182, p. 185200.
- JEANJEAN Agnès, 2015, « Une ethnologue, des égoutiers et des universitaires. Rapports sexués, rapports politiques », in Monjaret Anne et Pugeault Catherine (dir.), *Le sexe de l'enquête : approches sociologiques et anthropologiques*, Lyon, ENS Éditions, 2015, p. 181-196.
- LESOURD Céline, 2019, *Puissance khat : la vie politique d'une plante stimulante*, Paris, PUF.
- MATHIEU Nicole-Claude, 2004, entrée « Sexe et genre », in Hirata Helena *et al.* (dir.), *Dictionnaire critique du féminisme*, Paris, PUF, p. 63.
- MORENO-NIETO Juana, 2012, « «Faut-il des mains de femmes pour cueillir les fraises ?» Dynamique de la gestion de la main-d'œuvre et du travail dans le secteur fraisier du périmètre irrigué du Loukkos (Maroc) », *Études et essais du Centre Jacques Berque*, n° 11, URL : [http://www.facilite-societecivile.ma/wp-content/uploads/2015/06/Moreno\\_EE11.pdf](http://www.facilite-societecivile.ma/wp-content/uploads/2015/06/Moreno_EE11.pdf) [consulté en mars 2021].
- PUCHOT Pierre, 2020, « Au Maroc, «on te traite comme un insecte» », *Le Monde diplomatique*, avril, p. 4-5.
- RAYBAUT Paul, 1982, « La récolte des olives en Provence Orientale », *Le Monde alpin et rhodanien. Revue régionale d'ethnologie*, vol. 10, n° 1, p. 505517.
- RODARY Meriem, 2007, « Le travail des femmes dans le Maroc précolonial, entre oppression et résistance : droit au travail ou accès aux bénéfices ? », *Cahiers d'études africaines*, vol. 47, n° 187188, p. 753780.
- SCOTT Joan, 1988, « Genre : une catégorie utile d'analyse historique », *Les Cahiers du GRIF*, n° 37-38, p. 125153.
- TABET Paola, 1998, *La construction sociale de l'inégalité des sexes*, L'Harmattan.
- TSING Anna Lowenhaupt, 2017, *Le champignon de la fin du monde : sur la possibilité de vivre dans les ruines du capitalisme*, Paris, La Découverte.